

Convaincu qu'il avait affaire à un fonctionnaire de quelque importance, le solliciteur devint de plus en plus expansif :

— J'attends M. X... mais, à vous parler franchement, c'est au ministre lui-même plutôt qu'à M. X... que j'aurais été heureux de présenter ma requête. J'avais l'intention de solliciter une audience, mais j'arrive trop tard ; on vient de m'apprendre que Son Excellence quitte Paris aujourd'hui même.

— C'est vrai, il part, et je vous garantis qu'il en est fort aise. Mais dites-moi tout ce que vous auriez voulu lui dire ; je puis vous promettre de lui en faire part.

— Vraiment, monsieur ! votre bienveillance me touche et me confond.

Et l'inconnu raconta longuement sa situation gênée, la modicité de ses appointements, les frais de son ménage, les frais de son voyage et de son séjour à Paris, tous les sacrifices que lui imposait son rôle de solliciteur.

Le ministre écoutait avec émotion le récit de ces mille douleurs discrètement supportées.

— Savez-vous, monsieur, si Son Excellence sera pour longtemps absente et me conseillez-vous d'attendre son retour ?

— Non, non, cher monsieur, quittez sur-le-champ Paris, où vous dépenseriez sans utilité votre argent et votre peine. Partez et considérez tout ce que vous m'avez dit comme déjà parvenu à l'oreille du ministre. Veuillez seulement me donner votre nom.

Au moment où l'inconnu tirait son calepin de sa poche, un grand laquais vint dire :

— La voiture de Son Excellence est attelée.

— C'est bien ! dit le ministre en se retournant à peine.

L'inconnu ouvrit des yeux énormes et s'écria :

— Son Excellence ! serait-ce à monsieur le ministre que j'aurais eu l'honneur de parler ?

— Cela se pourrait bien, répondit le ministre en souriant.

L'inconnu voulut se confondre en excuses sur la liberté de ses plaintes et de ses confidences.

— Non, non, reprit le ministre ; il est toujours bon de savoir les choses par soi-même, et le libre entretien que je viens d'avoir avec vous m'a procuré, croyez-le bien, le plus vif plaisir. Adieu, cher monsieur ; je vous promets de faire examiner vos titres et de songer à vous.

(Patrie).

— Le Droit rapporte le fait suivant :

Le nommé D..., garçon de caisse à l'administration du Crédit foncier, avait été chargé, il y a quelques jours, de faire des recouvrements. Après avoir parcouru à cet effet divers quartiers, il revenait vers son administration ; mais harassé de fatigue, il jugea à propos de s'asseoir sur un banc dans le jardin des Tuileries. D... avait mis les valeurs en billets qu'il avait reçus dans un portefeuille retenu par une chaînette ; quant à l'argent, il était placé dans un petit sac au fond de la poche de son paletot.

Sur le banc où le garçon de caisse s'était arrêté se trouvait déjà à sa gauche un monsieur âgé, aux dehors respectables. Peu de temps après un soldat appartenant à un régiment de dragons vint s'asseoir de l'autre côté. La conversation s'engagea entre ces trois personnes, mais le militaire se leva bientôt et partit. D... ne tarda pas à s'en aller aussi pour rendre ses comptes ; mais, lorsqu'il se présenta à la caisse, il ne retrouva plus son sac, et reconnut en même temps que la poche de son paletot était trouée.

D... pensa que si le sac était tombé pendant qu'il marchait, il l'aurait senti glisser et aurait au moins entendu sa chute. Il en conclut qu'il était sorti de sa poche pendant qu'il était sur le

banc des Tuileries ; il s'empressa de retourner à cet endroit et il y retrouva le vieux monsieur auquel il raconta sa mésaventure ; le monsieur se rappela que, lorsque le dragon s'était retiré, il lui avait vu quelque chose dans la main. Ce militaire, justement, se trouvait du côté de la poche trouée.

D..., sur cet indice, se rendit à la caserne du quai d'Orsay, où sont casernés les dragons, et, à force de recherches et de persévérance, il retrouva son homme. Un officier avait eu la complaisance d'aider le garçon de caisse dans ses démarches ; il interrogea le soldat qui répondit qu'il n'avait pas vu de sac.

Cependant certaines réticences et le langage quelque peu embarrassé du soldat inspirèrent des doutes à l'officier, il résolut de les éclaircir et se livra obstinément à une enquête ; il sut ainsi que le dragon avait acheté une montre et s'était livré à des dépenses exagérées qui ne concordait pas avec la modicité de sa paie.

Le soldat n'a pu établir d'une manière plausible où venait l'argent qu'il dépensait si libéralement, et il se décida à faire des aveux. Il prétendit, pour sa justification, qu'il avait aperçu le sac sur le banc, et que, croyant qu'il appartenait pas aux personnes placées près de lui, il s'en était emparé. Il y avait trouvé une somme de 400 fr., dont la moitié à peu près a été restituée.

Cette affaire s'instruit, et le soldat comparaitra, pour ce fait, devant un conseil de guerre.

Nous avons annoncé qu'un drame sanglant s'était passé à bord du navire français la Villa-Eugénie, pendant sa traversée de Marseille à Martinique. Un journal de la Martinique, le Propagateur des Antilles, nous fournit sur cet événement les détails suivants :

La Villa-Eugénie quittait Marseille le 21 mai 1859 à destination de la Martinique. Plusieurs marins étrangers qui formaient une partie de l'équipage de ce navire ayant déserté à Carthagène pendant une relâche forcée qu'il y fit, le capitaine Tessier profita de son passage à Gibraltar pour les remplacer par un Grec, le nommé Garafalich, et trois Anglais.

Peu de jours après son embarquement, Garafalich essaya, à plusieurs reprises, de persuader au capitaine Tessier que les trois Anglais avaient tramé un complot contre lui, que leur projet était de l'assassiner et de s'emparer du navire. Il l'engagea donc vivement à s'assurer de ces trois hommes et à les faire mettre aux fers.

Ce plan n'ayant pas eu le succès qu'il en attendait, il eut recours à un autre moyen pour arriver à capter la bienveillance du capitaine ; il chercha à lui persuader que les Anglais avaient eu connaissance de l'avertissement qu'il lui avait donné, et qu'ils n'avaient plus qu'une pensée : se débarrasser de l'homme qui avait fait avorter leur projet.

Il supplia donc le capitaine de lui assigner un poste près de sa chambre pour y passer la nuit. En même temps qu'il adressait cette prière au capitaine Tessier, il s'informait auprès des hommes de l'équipage si le capitaine avait des armes à bord. N'ayant reçu aucune réponse satisfaisante à ses deux demandes, Garafalich parut avoir renoncé au rôle de matelot fidèle et de victime qu'il avait joué successivement. Il n'avait conservé que ses allures inquiètes.

Le 21 juillet, la Villa-Eugénie se trouvant à quelques milles de la Martinique, et au moment où l'un des matelots anglais, Charles Wilson, se rendait à la barre, Garafalich se précipita sur lui un poignard à la main et l'en frappa, par derrière, de plusieurs coups qui pénétrèrent jusqu'au manche. Puis ce meurtre commis, il s'élança dans le porte-haubans et gagna la hune

de misaine en défiant le plus hardi de venir l'y chercher. Indépendamment de son poignard, il était armé d'un couteau attaché à une forte ficelle et le lançait contre tous ceux qui cherchaient à le saisir.

Comme le jour baissait sensiblement, le capitaine Tessier pensa qu'il y aurait imprudence à exposer les hommes de son équipage aux coups de ce furieux. Il se borna donc à prescrire une surveillance très active sur le pont.

Dans la nuit, une manœuvre fut ordonnée à bord, mais elle ne put être exécutée. Garafalich avait genopé une partie des manœuvres.

Au point du jour la Villa-Eugénie se trouvait entre la terre et la roche de la Caravelle. Le danger était imminent, il fallait à tout prix que la manœuvre commandée dans la nuit fut exécutée sans retard. Ordre fut donné à l'équipage de se saisir de Garafalich.

Cet homme, dans la nuit, s'était fait une cuirasse d'un pailet de brassilage, et défait, avec cette armure d'une espèce nouvelle, les balles que le capitaine aurait la fantaisie de lui envoyer. Il lui déclara que ni lui ni l'équipage n'arriverait à Saint-Pierre, qu'il avait bien pris toutes ses dimensions pour que le navire vint à la côte. Et il accompagnait cet aveu sauvage de coups de zouteau lancés dans toutes les directions.

S'apercevant tout à coup que le capitaine était resté sur le pont avec un seul matelot, le novice et le mousse, il se laissa aller, et d'un bond se trouva en face du capitaine, le poignard levé et prêt à frapper. A cette vue, le cuisinier arriva au secours de M. Tessier, mais Garafalich dirigeant toute sa fureur contre ce nouvel adversaire, l'obligea à se tenir à distance des coups qu'il lui portait.

C'est alors que le capitaine Tessier arma sa carabine, menaça Garafalich de faire feu sur lui s'il avançait d'un seul pas. Cet homme ne tenant aucun compte de cette menace, saisit d'une main l'extrémité du canon dirigé contre lui et de l'autre porta de nouveaux coups de poignard que le capitaine eut l'adresse de parer.

C'est au plus fort de cette lutte que le coup partit et atteignit en plein visage Garafalich, qui tomba raide mort sur le pont.

Après quelques prières récitées par l'équipage autour du cadavre, par ordre du capitaine, le corps de Garafalich fut jeté à la mer.

— On écrit de Graetz, en Styrie, le 27 août, à la Gazette des Tribunaux :

« Mercredi dernier, vers 2 heures de l'après-midi, un orage terrible, mêlé de pluie et de grêle, creva sur le village de Gopfen (près de Graetz) et sur ses environs, et y fit de grands ravages. A 5 heures du soir, lorsque l'épouvantable bourrasque fut passée, les paysans se rendirent dans leurs champs, et aussi dans le bois voisin, où ils virent avec effroi qu'un grand nombre d'arbres, même des plus gros, avaient été déracinés ou brisés. — Dans un taillis, ils trouvèrent blottie, au pied d'un vieux hêtre, une toute jeune fille, revêtue du costume des paysannes de nos contrées et dont les vêtements étaient trempés. Elle tremblait et jetait des regards qui semblaient indiquer qu'elle demandait du secours.

Deux villageoises s'approchèrent d'elle, et aussitôt la jeune fille se leva brusquement et fit de la main plusieurs signes et gestes insolites.

Les deux paysannes lui adressèrent la parole, mais elle n'y répondit pas et se mit à faire de nouveaux gestes très rapides. Ne comprenant rien à cette pantomime, les femmes s'imaginèrent que c'était une sorcière, et appelèrent les autres paysans, lesquels, eux aussi, après avoir vainement essayé de tirer une réponse de la jeune fille, décidèrent qu'ils étaient du même avis.

« Aussitôt ils lièrent fortement et étroitement les bras et les jambes de la malheureuse, attachèrent autour de son corps une corde, et la traînèrent ainsi par terre jusqu'à Gopfen.

« Arrivés avec leur victime sur la grande place de ce village, où accourut toute la population de la localité, on allait faire un mauvais parti à la malheureuse enfant, que tout le monde non-seulement croyait être une sorcière, mais accusait aussi d'avoir, comme telle, causé l'orage, et, par conséquent, les grands dégâts qui en étaient résultés.

« A ce moment même, par bonheur, survint M. le curé de Gopfen. Ce vénérable ecclésiastique examina la jeune fille et le découvrit qu'elle était sourde-muette. Il parvint à force de gestes à se faire expliquer par elle qu'elle demeurait chez ses parents dans un autre village ; qu'elle avait été surprise en plein champ par l'orage ; qu'elle s'était réfugiée dans le bois, et que les éclairs, et surtout les gros grêlons, l'avaient tellement épouvantée que, même après la bourrasque, elle n'avait pas osé quitter l'arbre sous lequel elle s'était accroupie et retourner à la maison paternelle.

« Le curé fit part de ces détails à la multitude ; il affirma que la jeune fille n'était rien moins qu'une sorcière, mais était sourde-muette, et il exhorta les assistants à venir au secours de l'enfant, en lui donnant des vêtements secs et des aliments, et à la faire reconduire chez elle.

« Mais ces sages paroles ne firent aucune impression sur la multitude, laquelle persista dans son opinion que c'était une sorcière, et voulut lapider la malheureuse. Déjà l'on ramassait des pierres à cet effet, lorsque le digne ecclésiastique eut recours à un stratagème pour apaiser les turbulents ; il envoya chercher en toute hâte à l'église un tableau représentant la Ste-Vierge avec l'Enfant-Jésus, et le présenta à la jeune sourde-muette. Celle-ci se prosterna aussitôt devant l'image de la mère de Dieu, joignit les mains, leva les yeux vers le ciel, et resta dans une attitude de prière.

« Ces démonstrations convinquirent les assistants qu'ils avaient devant eux non pas une sorcière ou un suppôt de Satan, mais une bonne chrétienne.

« Dès lors, on s'empressa de secourir la jeune fille, qui, le lendemain, fut ramenée et rendue à sa famille. »

CHAMP DE FOIRE DE LILLE, Grande loge éclairée au gaz, A CÔTÉ DU CIRQUE LOYAL. MÉNAGERIE DE M. SCHMIDT.

Tous les soirs, à 8 heures, grande représentation, repas général de tous les animaux féroces. L'entrée du célèbre dompteur M. Robinson, dans les cages des animaux, et les exercices étonnants du gigantesque éléphant Miss Fanny. Les exercices et repas de l'éléphant auront lieu à 11 heures du matin et à 4 heures de relevée.

KERMESSES.

Dimanche 11 septembre.

Allennes-lez-Marais, Avelin, Bersée, Bourghelles, Camphin-en-Pévèle, Chemy, Croix, Gruson, Hallennes-lez-Haubourdin, Linselles, Marquette, Marquillies, Neuville-en-Ferrain, Péronne-en-Mélantois, Sully, Sainghin-en-Mélantois, Wahagnies, Wattrelos.

Pour tous les articles non signés, J. Reboux.

CHEMIN DE FER DU NORD — SEPTEMBRE 1859

Table of train schedules for the Chemin de Fer du Nord in September 1859. It includes routes between Lille, Mouscron, Paris, Roubaix, Calais, Dunkerque, Bruges, and Ostende, with departure and arrival times for various train services.